

SECONDE CHANCE

CYRIL VALLÉE



LE SINGE À PLUME

20 Mars, jour de l'intervention.

« *Tous de LAPIN. Ils sont toujours à l'intérieur. Pas d'activité suspecte à rapporter.* » La radio conférait une tonalité robotique, coupant les fréquences sonores aux extrémités du spectre audio.

Caroline avait l'habitude, forgée par les années de terrain entre planques et filatures, interrogations et poursuites. Pourtant, elle s'amusait toujours à comparer la voix de ses collègues entre la version originale et celle, déformée, passée sur le canal d'intervention : comme deux variantes d'une même personne.

Un message s'immisça dans leurs transmissions après un bip aigu. « *KOALA 11 de CENTRAL. Un 10.22 en cours au bar du Logan.* » Caroline ne put reconnaître la voix.

Le lieutenant Marco Ruffalo avait garé la berline banalisée le long d'une palissade, dans la ruelle d'une zone industrielle qui avait connu des jours plus fastes. Les bâtiments étaient vétustes, les allées sales, montrant détritrus et cartons qui traînaient. Elle pouvait voir les canettes écrasées et les bouteilles vides d'une vieille soirée, entassées dans un recoin sombre.

Marco avait choisi l'emplacement à la va-vite. Tout, dans cette opération, était précipité, et Caroline détestait cela. Elle aurait aimé être au plus près de l'action, pouvoir observer en direct le braquage. Contrôler les choses. Néanmoins, elle avait approuvé le dispositif qu'ils avaient mis en place, faute de mieux. Le gang des 2-30

était bon, ils savaient repérer les flics à longue distance et renonçaient s'ils se sentaient surveillés.

Ils ne dépassaient jamais deux minutes trente pour faire leur braquo. Ce qui les rendait très difficiles à appréhender, et ce qui leur avait valu leur surnom. En revanche, ils étaient ultra-violents, n'hésitaient jamais à sortir leurs armes et s'en servir. Aussi, Caroline avait choisi la sécurité, plaçant chacun des éléments de l'équipe assez loin de la banque pour qu'ils ne soient pas détectés.

La radio continuait à crépiter : « *Déjà un blessé. Rendez-vous sur place et...* »

Caroline surprend son reflet dans le miroir du pare-soleil. Elle n'a pas l'habitude de se voir habillée aussi classe. Elle ressemble à une avocate d'affaires : tailleur noir, chemisier crème, maquillage discret, mais soulignant les éclats verts de ses yeux. Elle ne se trouva pas désagréable à observer. Bien sûr, le gilet pare-balles et la ceinture d'intervention rendaient le tout grotesque. Elle se demanda combien de fois elle avait dû mettre ce gilet, depuis le début de l'année. S'ils devaient les confronter, les 2-30 n'auraient pas une seconde d'hésitation avant de tirer.

« ... *rendez compte de la situation. Une ambu...*

— Bon, » coupa-t-elle, « c'est sérieux maintenant. On change de canal, je veux me concentrer sur notre opération. »

Le canal commun continuait à cracher ses instructions tandis que Marco, assis derrière le volant, déplaça sa silhouette massive pour attraper le micro vers la console centrale. « À tous de AUTORITÉ, » lança-t-il.

« On switch sur la fréquence OPÉ, personne sur les autres canaux, OVER. » Sur quoi il balança le transmetteur sur la planche de bord en un geste théâtral.

« Qu'est-ce que t'as ? » demanda Caroline.

« Toi, qu'est-ce que t'as ! On n'a jamais éteint les autres canaux en intervention. C'est quoi cette nouveauté ?

— J'ai besoin de me concentrer. C'est du lourd cette fois.

— Mon cul ! Ce qu'il y a, c'est que t'es pas en état de diriger cette opération. »



24 Mars, jour de l'audience.

L'endroit était sinistre, sombre, glacial. Caroline réprima un frisson alors que son avocat, maître Balmer, ouvrait son dossier et disposait son ordinateur sur la grande table de conférence. Elle inspira profondément. Elle pouvait choisir de voir les choses autrement. L'ambiance qu'elle percevait était principalement du fait qu'elle n'avait pas envie d'être là.

En face d'elle, les deux hommes étaient assis à plus de trois mètres. Comme s'ils étaient contagieux. Comme pour marquer encore plus la distance. L'un d'eux était son mari, Philippe, et l'autre un avocat du nom de Pullman.

Caroline ferma les yeux. Elle n'en revenait pas d'en être arrivée là. Pourtant, une lumière en elle l'attirait vers

plus de sérénité. Elle se raccrocha à cette petite flamme, à la chaleur qu'elle dégageait.

Maître Pullman prit la parole. « Nous sommes réunis ici uniquement à des fins de conciliation. Madame KIEFER, consentez-vous à répondre à quelques questions ? Il y a certains points que j'aimerais éclaircir. »

Caroline expira longuement. « Allez-y. »

Balmer tendit le bras comme pour couper la conversation avant même qu'elle ne commence. « Caroline, à l'avenir, vérifiez avec moi avant de répondre à une question directe. »

Tu te prends pour un grand de la défense, on dirait, se dit-elle.

« Allez-y, » répéta-t-elle en fixant l'avocat de son mari.

« Pourriez-vous nous rappeler le métier que vous exercez ?

— Je suis commandant d'une unité de police, brigade du grand banditisme. Vous ne lisez pas vos dossiers ?

— Un métier passionnant. Prenant, dirais-je, même.

— Je vois d'emblée où vous voulez en venir, » intervint Balmer. « Tout le monde sait que le métier de ma cliente est chronophage.

— Permettez ? Il s'agit juste d'établir quelques faits, rien de plus.

— Sérieusement, cher confrère. C'est quoi, ces questions ? »

Caroline fit signe de laisser aller. L'avocat s'adossa à son siège, et le haut de sa cravate se déforma en une boucle qui fit sourire Caroline. Du coin de l'œil, elle vit son mari avoir le même réflexe. Ils avaient toujours ri-

golé de ces moments suspendus dans les réunions pesantes.

« Sauriez-vous nous dire combien de nuits, » reprit maître Pullman, « au cours de la dernière année, vous avez passées à la maison, avec votre mari ? »

— Vous pensez que je tiens les comptes dans un petit carnet ? »



20 Mars, jour de l'intervention.

« Tu commences à me les casser, MARCO ! Tu veux pas t'occuper de tes oignons, pour une fois ? »

Le lieutenant détourna le regard, et ils s'ignorèrent quelques minutes. Caroline avait l'art de dresser des murs pour se protéger. L'inconvénient, c'était que cela créait une ambiance à givrer les vitres. Pourtant, elle lui confierait sa vie sans hésiter. Mais pas ce qui la tourmentait.

Marco reprit ses jumelles et observa quelque chose au loin. Au bout de quelques secondes, il les posa sur ses genoux. « Je sais pas ce que je regarde. De toute façon on ne voit rien d'ici. »

Il lâcha un soupir bruyant, qui rappela à Caroline ceux que faisait Lucie à chaque fois qu'elles avaient une conversation sérieuse. Les joies d'élever une adolescente.

« Tout ce que je dis, » reprit-il, « c'est que tu peux très bien te faire remplacer sur ce coup. Tout le monde comprendra. Entre la procédure de divorce et ta loupotte

qui se barre... C'est ta fille, CARO ! Tu devrais être avec PHILIPPE, à la chercher ! »

Caroline tenta de contenir la colère qui fusa en un instant. « Je ne peux pas, bordel de merde ! Tu sais combien il y a de femmes chef de groupe dans cette ville ? Tu sais comme j'ai galéré pour en arriver là ? Tout le monde... »

La radio la coupa d'un bip violent. Est-ce que Marco avait monté le son ? « *AUTORITÉ de LAPIN. Je sens que ça va bouger, il y a pas mal d'activité à l'intérieur. Ils sont prêts à décoller. OVER.* »

Caroline souffla en fermant les yeux, et fit un effort pour reprendre plus calmement. « Tout le monde m'attend au tournant. Surtout après l'affaire des Marroniers. Alors tu m'excuses, mais là, non, je ne peux vraiment pas laisser ça à quelqu'un d'autre.

— *De KANGOUROU. Je confirme l'activité dans le hangar. D'après ce que je vois, ils ont presque fini de charger la voiture. OVER.* »

En une équipe bien rodée, Marco et Caroline exécutèrent les mêmes gestes. Ils sortirent leurs armes, vérifièrent la sécurité, engagèrent une balle dans le canon. Les pistolets furent rangés dans leurs holsters, ils enfilèrent les brassards fluorescents marqués POLICE. Marco sortit un gyrophare de la portière et le posa sur le toit.

La sonnerie d'un portable résonna dans l'habitable. Caroline se déhancha pour tirer son téléphone de sa poche. « Kiefer ?

— C'est moi. Tu es où ? » La voix de Philippe Kiefer trahissait son énervement.

— En inter. Je peux pas trop te parler, là.

— C'est quoi cette histoire avec Lucie ? »

Caroline ferma les yeux, luttant pour retenir ses larmes.



La veille au soir.

Lili,

take another walk out of your fake world

Please put all the drugs out of your hand

Le radio-réveil de Lucie jouait la chanson d'Aaron à bas volume. En tailleur au milieu de son lit, Lucie contempla le bordel organisé qu'était sa chambre. Vêtements en vrac, répartis en tas improbables, posters des groupes du moment, polaroids de copines punaisés sur le mur. Elle se concentra sur l'écran de son ordinateur portable, posé sur ses genoux. Une fenêtre de chat Facebook était disposée par-dessus les autres.

You'll see that you can breathe

Without no backup

So much stuff you got to understand

Julie serra son ours en peluche contre sa poitrine. Elle entrevit son reflet sur l'écran, le maquillage coulé sur ses joues, et sa vue se brouilla encore. La fenêtre afficha le dernier message de son petit copain.

JÉRÔME : Nan, sérieux. C'est fini, FINI !

Elle essuya ses larmes du revers de sa manche et ses doigts coururent sur les touches.

JULIE : Tu peux pas me larguer comme ça, juste par Facebook. C'est trop lâche !

JÉRÔME : Pourtant c c e ke je fé. On est plus ENSEMBLE.

Julie frappa sur le clavier comme si elle pouvait transmettre sa rage.

JULIE : T'es un connard lâche et méchant :/ :/ :/

Elle projeta sa peluche contre le mur. L'ourson fit un *plop!* mollasson et glissa sur un tas de tee-shirts. La jeune fille sanglota quelques secondes, puis une nouvelle détermination s'empara de son visage. Elle rapprocha son ordinateur, ouvrit la fenêtre pour une publication Facebook et commença à taper.

Elle prononça les mots à la vitesse où ils sortaient, poussés par ses doigts sur l'espace public. Comme une incantation, un appel aux forces sombres. « Jérôme Lambert est un gros con arrogant et lâche. Tellement lâche qu'il n'est pas capable de rompre sans se protéger derrière un clavier. Pas étonnant qu'il soit encore puceau. »

Julie contempla sa phrase au travers de ses larmes. Les mots coulaient dans son champ de vision, alors qu'elle avait l'index au-dessus de la touche Entrée.

Elle valida son post et fit claquer l'écran du portable.

Julie serra les poings et hurla sans s'autoriser à laisser sortir un son. Ce fut douloureux. Déterminée, elle se leva d'un bond, attrapa son sac à dos et y fourra quelques affaires : vêtements de rechange, un pull, son portefeuille et son baladeur MP3. Puis elle se glissa vers la porte de sa chambre qu'elle entre-ouvrit.

La descente d'escaliers donnait directement sur le couloir menant au salon. Julie vit danser sur le sol la lumière bleutée de la TV. Quelques bribes d'un dialogue du film que sa mère regardait remontèrent jusqu'à elle.

Elle referma doucement la porte, enfila son blouson et se dirigea vers la fenêtre. La main sur la poignée, elle s'interrompit pour revenir vers son lit. Elle attrapa quelques peluches et vêtements qu'elle roula en boule sous la couette, dessinant une silhouette. Puis elle éteignit les lumières et enjamba le montant pour se retrouver sur l'avant-toit de la maison.

La chanson du radio-réveil continuait en sourdine.

For every step in any walk

Any town of any thought

I'll be your guide

Julie referma soigneusement la fenêtre de sa chambre et sauta dans la pelouse. Quelques secondes plus tard, elle s'éloignait de la maison en courant avant de disparaître dans l'ombre des platanes.



20 Mars, jour de l'intervention.

Caroline pinça le haut de son nez pour bloquer les larmes. « Écoute, d'après la femme de ménage, il n'y avait personne dans son lit ce matin. Soit elle a découché, soit elle est partie tôt au collège.

— Tu te fous de moi ? À 7 h du matin, elle serait partie

au collègue ? Il est 9 heures passées, merde ! Et puis tu es où, bon sang ?

— Je te l'ai dit : en intervention. Je ne peux pas bouger maintenant. Et puis, merde ! Peut-être que si tu t'étais pas barré de la maison on n'en serait pas là ! »

Caroline aperçut le regard inquiet de Marco du coin de l'œil.

« Caro, tu déconnes franchement, là. Je te préviens, j'en peux plus ! Tu viens ici et tu m'aides à la retrouver ou sinon... »

Le bip de la radio couvrit instantanément la voix de son mari. Caroline se concentra sur l'annonce. « *Ça bouge ! Ça bouge ! Ils sortent !* » Puis les deux coéquipiers entendirent clairement des coups de feu, d'abord par la radio, puis ils résonnèrent dans la rue jusqu'à eux. « *Pu-tain, ils...* » Le signal se transforma en une distorsion inaudible, et se coupa.

La voix distante de Philippe hurlait dans l'habitacle au travers du téléphone de Caroline, tandis que Marco démarra le moteur. « Caro ! Caroline ! »

Elle plaça le portable devant sa bouche tout en se penchant pour attraper le micro de la radio.

« Vraiment, c'est pas le moment, » dit-elle devant le smartphone. « C'est chaud ici ! Je te rappelle dès que possible. » Elle raccrocha et fourra l'appareil dans sa poche de veste. Appuya sur la pédale du micro.

« Tous de AUTORITÉ. Renseignez-moi ! Qu'est-ce qui se passe bordel ? »

Dans l'absence de réponse, Marco et Caroline se regardèrent, tendus.



24 Mars, jour de l'audience.

Maître Pullman se déplaça légèrement sur sa chaise. L'audience de conciliation durait depuis plus de trois quarts d'heure. Pourtant, Caroline sentit que quelque chose avait changé, comme un déclic. Elle était... sereine, tout d'un coup. Mais l'avocat continua avec ses questions.

« Depuis votre demande de séparation, des événements importants ont eu lieu, et sont à prendre en considération. Par exemple, dites-moi ce qui s'est passé le jour de la fugue de Lucie.

— Lucie n'a pas fugué.

— Elle est partie de la maison familiale dans la nuit, a découché et vous ne l'avez retrouvé que dans la soirée suivante. Vous n'appellez pas ça une fugue ? »

Caroline vit son mari secouer la tête, comme si c'était vraiment pénible de revenir là-dessus à nouveau. C'était une discussion qu'ils avaient déjà eue. Et leurs points de vues divergeaient largement.

« Elle est allée se réfugier dans sa cabane d'enfance, » expliqua Caroline. « Chez ses grands-parents. Ce n'était pas une fugue, c'était une déception sentimentale dans un contexte familial... difficile, » dit-elle en soutenant Philippe du regard. Elle avait peut-être un peu trop appuyé sur le mot « difficile ». Il baissa les yeux.

« Mais vous n'étiez pas présente, » répartit l'avocat.

« Je suis partie tôt dans la nuit, » dit-elle, avant de

lâcher son mari pour se concentrer sur Pullman. « Pour préparer une intervention de police. Nous avons l'habitude de nous organiser comme ça. Je ne choisis pas les horaires des braqueurs. Et Lucie a 15 ans... De toute manière, la femme de ménage arrivait à 7 h.

— Vous n'étiez pas là non plus quand mon client vous a demandé de le rejoindre pour rechercher votre fille.

— Les choses ont mal tourné lors de l'intervention. Je ne pouvais pas laisser mes hommes.



Caroline cria dans le micro. « KANGOUROU, tu vois quelque cho...

— *LAPIN s'est fait shooter !* » hurla une voix. Manifestement, son collègue était en train de courir pour chercher un abri. « *Ils sont..chh, chh, sortis en nous tirant..chh, chh dessus d'emblée !* »

Caroline signifia à Marco de les rapprocher en faisant des moulinets avec les mains, tout en donnant ses ordres à la radio. « Tous de AUTORITÉ. INTERVENTION ! INTERVENTION ! INTERVENTION ! »

Marco fit hurler le moteur, et jeta la voiture dans un premier virage à droite, puis un deuxième à gauche. Tout ce qu'il y avait sur la console bascula sur leurs genoux.

« Putain, je le savais ! » cria Caroline.

Marco rétrograda, évita un cycliste et se propulsa dans un nouveau virage. Au détour de la rue, un camion surprit et Caroline vit le conducteur paniquer. Dans sa manœuvre pour les contourner, il se mit en travers et

bloqua le passage tandis que Marco pila, les deux pieds sur la pédale de frein.

Caroline sentit la morsure de la ceinture de sécurité sur sa clavicule et ses côtes. Un coup de volant plus tard, leur véhicule s'arrêta à dans une grande poubelle en plastique qui renversa son contenu sur le pare-brise. Plusieurs voitures arrivaient déjà par l'arrière, les immobilisant.

La radio hurla à nouveau. « *LAPIN est touché ! Un officier de police à terre ! Un officier de...* » Et puis, de nouveaux coups de feu.

Caroline attrapa un talkie-walkie et dit à Marco « Dégage-toi et fais le tour pour leur barrer la route s'ils prennent l'avenue ! J'y vais à pincés ! »

Elle claqua la porte et se glissa entre l'arrière du CAMION et le mur, entendant son coéquipier hurler après le chauffeur pour qu'il dégage son engin.



24 Mars, jour de l'audience.

Caroline ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il ne faisait que son boulot. Maître Pullman ne voulait pas lâcher l'affaire, déterminé à montrer ses torts. « Donc, si vous me permettez de résumer, vous passez un bon tiers de vos nuits en dehors du domicile conjugal, consacrant plus de temps à votre carrière qu'à votre famille, et vous ne pouvez pas nous expliquer pourquoi vous n'avez pas rejoint votre mari lors de la fugue de...

— Elle n’a pas fugué, » le coupa-t-elle calmement.

Balmer intervint. « Maître, même un avocat comme vous, spécialiste du divorce, peut comprendre les notions de confidentialité de l’instruction. Comme vous l’a dit ma cliente, l’affaire criminelle qui l’a empêché de rejoindre son mari étant en cours d’instruction, elle n’a simplement pas le droit d’en parler.

— Bref, » reprit Pullman. « Malgré tout cela, c’est vous, madame Kiefer, qui demandez cette séparation. Ne voyez-vous pas là une sorte de... contradiction ? Qu’espérez-vous tirer de cette affaire ?

— Vous avez beau essayer de ternir le comportement de ma cliente, le fait est que c’est Philippe Kiefer, votre client, qui est mis en cause ! Des dizaines de SMS et d’emails prouvent qu’il discutait de longue date avec une certaine Sophie de projets de rupture et des moyens de conserver la garde de sa fille ! On peut même se demander s’il ne s’agit pas de sa maîtresse ! Comprenez que ma cliente se sente en droit de demander cette séparation ! »

Caroline vit son mari bondir sur son siège. « Je n’ai jamais trompé ma femme ! »

Elle le fixa intensément, et il soutint son regard. D’abord durs, ils s’adoucirent en quelques secondes. Caroline le comprit : toujours amoureux.



20 Mars, jour de l’intervention.

. . .

L'obstacle du camion dépassé, Caroline courut jusqu'au bout de la rue, son talkie-walkie serré dans une main tandis que l'autre dégageait son arme de sa ceinture. Elle s'engouffra dans un passage sur sa gauche, à peine assez large pour un vélo, utilisant le mur pour corriger sa trajectoire. Avant d'atteindre le prochain croisement, elle ralentit, fixa de nouveau son pistolet pour monter une oreillette sur la radio, sans cesser de courir.

En arrivant au coin de l'avenue qui menait à la banque, elle avait calé l'écouteur dans son oreille et le micro sur son gilet. Les mains libres, elle repartit de plus belle.

Ses cuisses commençaient à brûler de l'effort qu'elle s'imposait, mais le rush d'adrénaline l'aida à poursuivre. Dans la radio, elle lança : « C'est CARO ! Où t'en es KANGOUROU ??!

— *LAPIN au sol, ça n'a pas l'air trop grave. L'ambulance est en route. »*

Le souffle court, elle approchait de la banque. Une dernière bifurcation et elle devrait tomber sur eux. « Les... suspects ?

— *Une grosse berline noire, ils ont pris la sortie B ! C'est comme s'ils savaient où on était !*

— Merde ! » Caroline pila pour faire demi-tour, arrachant l'énergie qui lui restait à la seule force de sa volonté. La « sortie B », c'était une possibilité d'évacuation pour les braqueurs qu'ils avaient jugée improbable : ces types conduisaient des berlines puissantes, ils rejoignaient au plus vite les grosses artères pour échapper aux barrages avant même que les forces de l'ordre n'aient le temps de les mettre en place.

Elle dépassa le couloir sombre qu'elle venait d'emprunter. « Je vais leur ... barrer le chemin à... l'intersection de 2 et 5. Rejoignez-moi dès que possible ! »

L'oreillette cracha plusieurs voix en même temps. Tous utilisèrent le même mot : « Copy ! »

Caroline déboucha dans une rue plus large. D'après ses calculs, le choix des braqueurs allait les obliger à passer par là, mais elle eut du mal à se situer en regard de la banque. Elle pointa son arme à droite puis à gauche, la rue était calme. Le son d'un moteur rugissant lui parvint de la droite.

Elle repéra une armoire électrique et s'accroupit dos au panneau métallique, sortit son pistolet qu'elle serra de ses deux mains, le canon visant le sol entre ses jambes. Elle se força à expirer plusieurs fois pour récupérer de sa course. Des pneus crissèrent au bout de la rue.

Elle se leva et appuya ses coudes sur le coffre pour assurer son tir.

« En place ! Confirmez-moi la voiture ! »

Une grosse berline noire négocia le virage menant dans la rue à grand renfort de hurlements de pneus. La radio grésilla dans son oreillette. « Caro, les rate pas, ce sont des vrais malades de la gâchette ! » Elle reconnut la voix du capitaine Dimitri Weber, nom de code KANGOUROU sur cette opération.

« Confirme-moi la voiture ! » ordonna-t-elle.

La berline noire s'aligna dans l'axe de la rue, et ses phares aveuglèrent Caroline quelques secondes sous la force de l'accélération. Elle était à une centaine de mètres.

La radio confirma : « Une berline noire genre Audi ou BMW, j'ai pas bien vu ! »

Caroline ajusta grossièrement sa visée, ferma les yeux le temps d'une longue expiration, les rouvrit. La luminosité augmenta, à la limite de l'éblouissement, mais elle perçut la scène comme au ralenti. Elle pressa une première fois sur la gâchette. Constata l'impact sur l'aile avant de la voiture. Ajusta encore, calant son mouvement sur celui de la berline, puis garda l'index appuyé sur la détente. L'arme se vida, les balles perçant la carrosserie et les vitres. Caroline vit l'auto ralentir, son pare-brise étoilé reflétant mille éclats de soleil.

Elle finit sa course dans un gros conteneur de poubelles.

La flic se mit à l'abri de l'armoire électrique, s'observa laisser tomber le chargeur de son pistolet, en engager un autre. Ses réflexes professionnels avaient pris le dessus. Elle ne se sentait même pas respirer.

Toujours cette luminosité, et l'adrénaline qui baigne tout son corps, donnant l'impression que le temps est ralenti. Elle se releva et progressa en tenant en joue la voiture accidentée.

De l'autre côté, de la fumée s'échappa du capot déformé. Les sièges arrière étaient vides. Caroline perçut un mouvement par la vitre conducteur. Elle s'approcha, flingue toujours pointé vers la menace, et ouvrit la portière de la main gauche. « Police ! » s'entendit-elle hurler. « Ne bouge pas ! » La voix résonna comme après une explosion.

Elle vit d'abord la tête ensanglantée d'un homme agité. Il toucha sa blessure et vit le rouge sur ses paumes,

le regard hagard. Mais il se tourna du côté passager et Caroline entendit ses mots. « Ma chérie, ça va ? T'as... Tu n'as rien ? »

Caroline remarqua une robe à fleurs sur des couleurs criardes, et un énorme ventre qui semblait prêt à exploser. La femme, pressant son futur bébé entre ses mains, se mit à hurler.

Aux oreilles de Caroline, le cri se transforma en un son suraigu qui lui vrilla les tympans.



La douleur de ce son terrassa Caroline. Elle s'agenouilla, arme au sol, pressa ses mains sur les oreilles pour ce protéger du sifflement strident. Elle plissa les paupières ; le monde autour d'elle se mit à tourner et virevolter. Tout devint éblouissant, et elle ferma les yeux.

Et puis, elle n'aurait su dire au bout de combien de temps, le bruit cessa progressivement. C'était comme si elle entendait encore le sifflement, comme un acouphène. Peut-être n'était-ce que la rémanence du son, mais elle n'avait plus mal.

Quand elle rouvrit les yeux, le silence était absolu. La scène, comme une photographie surexposée.

Caroline se releva doucement, étourdie du manège qu'elle venait de vivre.

En fronçant les sourcils dans un effort vain pour atténuer la lumière, elle découvrit sa propre silhouette, en une version éthérée, accroupie contre l'armoire électrique. Son fantôme avait les yeux fermés, la bouche en cœur pour se calmer en expirant son air. Elle ne trouva

pas cette vision bizarre, et quelque chose la poussa vers cette version d'elle-même. Elle fit quelques pas, et l'image de la femme enceinte traversa son esprit en une fulgurance douloureuse.

Caroline se retourna vers le véhicule. Une autre silhouette, semi-transparente, comme décalée, était à genoux à côté de la portière ouverte. Les fumerolles qui s'échappaient du capot semblaient statiques. La voiture était vide.

Ses doubles fantômes étaient *vivants*, en mouvement ralenti à l'extrême. Elle avait devant elle deux versions d'elle-même, l'une qui s'apprêtait à faire feu, abritée de l'armoire électrique, l'autre, la tête orientée vers le ciel, hurlant un cri qui ne fit aucun bruit. Alors elle sut.

Caroline sentit ses joues mouillées, mais sa vision était claire. Dans ce silence absolu, elle s'approcha de l'armoire. Lentement, quelques centimètres derrière son double qui pointe son arme, elle observa la rue. Vit la berline accélérer, la tension du doigt de son fantôme sur la détente.

Alors, tout doucement, elle se positionna exactement comme son alter ego et s'avança jusqu'à se superposer à ce fantôme, tandis que sa vision se brouillait de larmes.



Les pneus hurlèrent au bout de la rue. Le moteur rugit. Caroline constata que le son était revenu, que sa perception du temps était normale. Elle dégagea son doigt de la gâchette, essuya ses larmes. La grosse voiture noire la dé-

passa et elle aperçut le conducteur et sa femme, la robe à fleurs et le gros ventre.

Une deuxième auto s'engagea depuis le fond de la ruelle. Berline sportive, sombre. Le moteur accéléra jusqu'à ce qu'elle entende le rupteur. Caroline mit en joue le véhicule et se concentra. Elle vit le canon d'une arme sortir d'une fenêtre arrière.



24 Mars, jour de l'audience.

Caroline sentait la fraîcheur de ses joues humides. Elle essuya machinalement ses yeux. Elle prit dans ses mains celles de Philippe. Derrière elle, elle entendit les avocats discuter entre eux.

« Je crois que c'est la première fois que je vois ça ! » dit Balmer.

« C'est vrai que c'est assez curieux comme comportement, » confirma son collègue. « Mais vous savez comment sont les gens de nos jours... »

Caroline entraîna son mari dans le couloir. Elle lui fit face, et il parla presque à voix basse. « Là, j'avoue que je ne comprends plus rien. Je croyais que tu voulais divorcer.

— Je te croyais infidèle. Je te croyais lâche. Peut-être que je ne comprenais pas tout. »

Le regard de Philippe changea. Mais il ne comprenait pas.

« Il s'est passé quelque chose, » ajouta-t-elle. « J'ai

changé, j'ai compris... J'ai compris quelque chose au cours de cette opération.

— Quoi, le braquage, là ? Qu'est-ce que tu as compris ? »

Les yeux dans le vague, Caroline s'entendit répondre.
« On mérite tous une seconde chance.

— Écoute, je ne sais pas ce qui se passe, mais...

— Je t'aime, » coupa-t-elle. « Je sais que tu m'aimes. Lucie a besoin de nous deux. »

De nouvelles larmes se pressèrent au coin de ses caroncules, mais elle continua, soutenant le regard de son mari. Elle vit dans ses yeux comme un coup de flash, atténué. Et puis ils se mirent à briller, et il sourit.

Copyright © Cyril Vallée

Tous droits réservés.

Photos de couverture © Lê tin et © Brayden Law (pexels.com)

À PROPOS DE L'AUTEUR



Cyril est né en 1973. Il vit en Suisse avec sa famille.

Longtemps professionnel de l'urgence, il a rencontré l'écriture au travers du développement d'un scénario, coaché par Jean-Marie Roth. Ce fut une révélation, devenue une passion depuis plus de vingt ans : raconter des histoires au travers de ses écrits.

Pour contacter Cyril: salut@cyrilvallee.com

Abonnez-vous à la newsletter sur cyrilvallee.com

Suivez-le sur les réseaux:



twitter.com/_cyrilvallee_



[instagram.com/_cyrilvallee_](https://www.instagram.com/_cyrilvallee_)

DU MÊME AUTEUR

Romans

Timeskippers: Livre I

Totem: un thriller

Le Reflet des Etoiles

